

# une couverture noire

(denis heudré)





un bâti impossible



*"je me suis bâti sur une colonne absente."*  
Henri Michaux

instants bâtis de tous ces soupirs solubles dans les rêves  
trop bête pour le grand écart trop grand pour la fable  
enfantine

j'aurais voulu l'univers tout débraillé  
construire des remparts contre les dieux  
machicoulis des humanismes contre les flèches-  
imprécations

le temps ne bouge que de quelques fleurs dans la bagnole  
quelques saisons dans l'ignorance

instants bâtis d'envies mal en dérive insufflent les nuages  
de nos tourments  
bonheurs repliés en lassitude à la révolte  
j'aurais voulu de grandes eaux improbables  
pour tarir le cri collé à ma chaussure  
des velours des corps des sentiments

le jour avance avec un caillou dans son nuage  
le cœur avant l'orage

ce temps de chien qui pue éparpille ses épines autour du  
monde

eux n'ont pas de chaussures et leurs dents brillent  
on les voit de télévisions en visions télépathiques  
j'ai froid au flanc de tous ces mots  
en dégoulinant de mondes

une averse encore vivante m'attrape par le gris  
pour se déjouer de ma jeunesse

et l'on voyait entre mensonge et méchancetés  
mourir les mots sous le bâti d'acier  
ne conserver de ma jeunesse  
que la plainte au jour l'ombre  
sous chaque pas

tant d'amour jamais quand chaque baiser  
aiguise l'absence

trahi par l'eau d'une berceuse  
un enfant se replie  
dans son regard  
cache-cache  
dans le bâti du dedans

souffre-souffre  
la fable enfantine

bâti impossible à supporter  
tout rempart nourrit ses ignorances  
toute avancée du temps est vouée à la destruction  
juste un effondrement à peine quelques étés attrapés au vol  
et à peine recrachés

chacun ferme sa clé de voûte à double tour  
et poursuit son chemin en foule de mourir

bâtis de pays riches que de leurs cris  
corps transparents épuisés à la surface d'un courant d'air  
je ne vois pas pourquoi donner des leçons  
moi qui m'évertue à délabrer les nuances du cri  
pour planter quelques mauvaises herbes dans le regard

je ne pourrai qu'être petit  
seul le néant peut être grand

à paraître soi un bâti n'en est pas moins fragile  
au sortir de son brouillon  
un enfant se déboutonne de tous ses cris  
pour les clouer aux murs  
je me souviens bien de ces papiers tristes à déchirer

c'est ici que la chance s'enflamme  
ou bien ne passe qu'en couleur mensongère

entrer en soi par les sous-sols  
les souterrains les oubliettes  
lieux pourris de salpêtre et de mэрule  
s'asseoir est-il une place enviable?  
non plutôt avancer chercher à y allumer un feu

mais de quel parler dire tout ça?  
le noir en dit déjà assez lourd

une aiguille à tricoter les cris  
dans le bâti de nos costumes trop petits  
les manigances de sentiments à la dérive  
je ne suis que froid en instance de vie  
griffes et tenailles chevillées au dos de mes illusions

par toute ombre inlassable  
se cacher d'un serment inutile

la honte cette lumière dure  
qu'on voudrait sans cesse éteindre  
avec pour unique remède trouvé  
l'oubli rivé au ventre en panacée bricolée  
des murs en masse tout autour

puis l'éternel mouvement  
du remord à débâtir

jeunesse cette traversée dans l'absence de monde  
en couloir mal bâti de déchirures indéchiffrables  
se termine en seuil (une frontière en filigrane)  
y abandonner ses fruits  
comme au pied d'un mur trop escarpé

l'éloignement n'aura pas lieu  
le seuil restera inexploré

jour bâti comme un hiver sans sa charpente-lumière  
comme oublié des ombres  
jour sans la mer en relief  
juste un vent-piège  
à border l'absence

jour balaye ses feuilles  
et me rentre près du chat endormi sur le poème

après le bâti la ruine la disparition en chemin de peur  
en défilé mortuaire dans la pénombre de nos recoins  
le soir sera déjà passé dans le sang  
malgré la force de nos peaux si fragiles  
je m'enfuirai dans l'âge du mensonge

un arc en ciel se sera égaré dans le vent  
je ne pourrai lui montrer son chemin

se peut-il paroles mémoire de l'intérieur  
et la peau élégante élégie  
d'une enfance à quitter  
sang cesse  
le feu sang doutes

se peut-il paroles en bâti des chairs meurtries  
l'invisible déchiré l'absence



tu que je réplique

d'un corps  
n'en va-t-il que pour attirer  
un autre corps

mettre toute sa masse  
dans le regard  
(un regard chante toutes les machines  
du corps)  
tout son mystère  
dans la projection des sensibles

le jour  
les corps de peur

sans vie  
mourir sans fin

ailleurs

valeur prédictive d'un poème  
autant en emportent les cailloux  
dans leur course vers une autre pulsation

les mots  
me soulagent d'un sentiment

il n'y a pas que l'absence  
pour endeuiller ma main

tu  
que je réplique à l'absence

ta réalité grand visage  
en mort d'ombre

il n'y a que des journées maussades à couvrir les poèmes

la pierre nous est résultat  
alors qu'on ne cesse  
de la lancer

je ne crois pas aux excuses

tout plaisir veux tu  
n'avoir que cela à offrir

juste un serment  
celui des sources

en partir éphémère

les chevaux s'emparaient des fenêtres  
et les jetaient au fossé

dans la maison  
une femme de quelques nues  
n'avaient plus que ses livres pour pleurer

la vie renaîtrait sûrement  
de la parole et tout près

autant pardon que  
que regard droit

si par main  
demain, parfois

de l'amour l'impossible couteau

pardon  
pulsation

il ne faut pas laisser  
un rythme sans surveillance

dans mon cerveau hurleur  
s'évapore une naissance

l'amour une onde en soi

il n'y a qu'à penser  
à soi  
nous dit rapace

et ce cheval rejeté  
en nous  
retrouvera bien son pas

bleu autrement  
un ciel parmi les corps

un regard la vie  
fragilité pleine de cris

l'agonie couve  
dans ce précipice de couleurs

destin sable  
ou cathédrale

la terre nous est  
saignements splendides

je ne crois voir  
qu'un après  
à peu près mortel

un surgissement plan

le corps  
la chemise  
le cou

l'angoisse

le déclin de tous les discours

si loin finalement

n'avoir vécu-détruire  
que pour la brillance  
les choses et le divin

tous ces mots  
plutôt chair  
en imitation révolte

finir en secret

la fête éparpille  
l'ironie des cauchemars

la poésie rentre  
dans des découvertes inaudibles

l'outil-nuit ne parvient plus  
à dépenser l'émotion

adouber le matin  
revient à commettre une vie  
blafarde

rien de futur ici

juste par goût obscur  
un après relief  
découplé du jour

incapables d'universel  
mes mots sont lourds

un journal  
des brûlures

l'écrit empêché  
des sentiments à clés

il y a dans toute panique  
d'autres colères dévoilées

poème d'outré incantation

arbitrer les silences  
en tracés de langage

mouvements monologues  
en sous-absence

inter-prétention du savoir  
des âmes

écrire  
est terre  
vierge

l'instant est une vulg  
aire douceur sans re

lief            en ad  
mettre   le   portrait

des heures  
bien des jardins

le silence  
tel un fardeau

le temps  
sa première page

de froid donc

alors de nom  
douleurs à dire

poser un visage  
et survivre à ce sommeil

même le vivre  
un peu de rouille  
endeuillée par le silence

la question est  
parce que de chagrin  
jusqu'où trébucher?

explication  
d'un signifiant  
magnifié

prouve  
quoi

au juste  
être là  
attrapé  
au vol

d'un mot  
d'un souvenir

le poète a cessé  
de cultiver ses pétales anciens

il frotte tout épisode  
contre le blanc des écrans

parfois les mots  
sonnent le plâtre

parfois  
ils sortent du labyrinthe

pour rencontrer  
l'abîme

regarde  
ses écorchures  
à travers le prisme  
des mots de douleur

à chaque repli d'espoir  
les mots lui colportent la lune

il en déracine le secret  
pour l'offrir en nuance  
aux couleurs-inconsciences  
fécondant l'instant

## mécanique de la mélancolie

j'ouvre  
néfaste patience  
le tranchant  
d'un jour flétri

pas du noir  
ni du gris  
trop cendres

de la couleur  
qui englue

de la boue  
mélancolie

désunité  
de temps et de lieu

juste un coup  
à l'estomac

boues intimes  
marquent le visage  
et  
masquées par le visage

un regard  
une main tremblante  
l'absence

encore une pelletée  
la source  
les soleils bâillonnés

ici éloigné

quelques traces d'absence

un fil secret

me retient de toute averse

le matin fait cri  
à contre brume

le sommeil  
vite lavé

bonjour hors baiser  
hors tendresse

l'ombre  
en garrot

aucun oiseau  
pour lui déchirer  
l'aile

j'étouffe

cueillir l'équilibre  
ne se traduit pas

chute inévitable  
la preuve par le sol

seuls les chats  
et peut-être les ombres

connaissent le nom  
du tombé d'âme

un goût de terre contre  
le goût de fer  
les regards d'étain

la carcasse d'un chant  
bâillonné de ronces  
et ridé de larmes

mille détours  
absence

toujours maintenir  
la parole en filaments

seul le linceul  
chiffon sur ces nuits  
chavirées d'absence

rouge mensonger  
- un halo s'est fourvoyé -  
rouge deuil  
où s'embrasent les ombres

puissent mes espoirs  
succomber sans trace

comme l'arbre  
tombé  
racines à l'air

quand la douleur  
quitte l'ombre  
le passé fait crible

c'est le remord  
qui pourrit  
les chevilles

à la fenêtre  
s'invite  
l'hiver

journées  
sans rencontre  
saccagées d'ombre

le temps passe  
pire que neige

et l'Homme  
se sent plus petit  
chairs en friche  
en lit desséché  
chemins rebroussés  
et paroles en l'air

ne lui est acquis  
pas même le jour  
que cette peau de paille  
qui s'enflamme  
à peine étreinte  
et qu'il abandonnera

un jour

d'amour, une terre dévastée  
comme une ombre, puis rien  
comme un rempart déchiré

un soleil enterré  
dans l'impossible danse  
de nos destins arides

la nuit, le sommeil

les destinées s'apaisent  
et les horizons s'entremêlent

l'enfant est tombé de son lit  
et moi j'ai peur  
de mourir sur ta poitrine

à peine les chiens  
se sont-ils emparés  
de ces lambeaux d'horizon

qu'une boue  
s'est emmêlée  
dans la lumière

je me prends  
pour un autre

mais mon corps  
reste seul

si j'étais  
moi

mon corps  
serait autre

dans la bouche  
la soif, le sel

il n'est plus de rive  
pour la voix

tout chant épanché  
reste plainte

les mots  
ne font plus salive

à l'éveil des sables intimes  
un cri            blanc

les yeux criblés  
du revoir

desséchés  
de l'attente

n'était ce que paupière  
que cette pénombre

dehors rien ne bouge

des murs ont été plantés  
pour éluder les questions  
des vents des passants

ni chat ni oiseau  
– qui a perdu l'autre ? –

quelques feuilles emprisonnées  
ont renoncé  
à colorer le ciel

il ne suffirait qu'un pas

le soleil a enterré  
ses jouets  
– brûlé sa danse  
du froid de la main –

la mort  
prend lieu  
dans l'affleurement  
des secrets

issue de poussière  
ces brasiers déjà  
nul ne demeure sa vie

prend bien soin de tes semelles  
il ne faudrait pas revenir  
avec un pas égaré

les fossés ont des oreilles  
et tu ne saurais  
y échouer tes rêves

les yeux de craie  
– qu’importe la fenêtre –  
s’effritent au bleu  
du temps passé

il n’y a plus de pas  
pour aucun chemin  
ni de danse  
pour quelconque lumière

à quoi notre vie  
s'ennuivre

une vulgaire douceur  
sans relief

quelque l'autre  
en plus du moi seul

où est l'entrée?

le jour boitille  
appuyé sur son passé

des grisailles impertinentes  
sont venues l'incendier

et la mécanique de la mélancolie  
s'est enclenchée

une couverture noire

une couverture noire  
quelque lieu comme la chambre

ton reflet est tenaille  
je ne pourrai m'en extirper

la pluie me donnerait  
la boue nécessaire

pour écrire  
en résorption de soi

artefact précis  
à la proue

de toute lumière  
le sens du vent

la pierre-chemin  
fait cadeau d'un fossé

il n'y aura pas de victoire  
dans mon regard

je vous en proie  
de tous mes mots

nulle bouche en résistance  
dans mes filets

je suis le maître  
des dehors tombés

mal menés

je plie les horizons  
à ma volonté noire

accroche mon silence  
aux barbelés intimes

n'ai même pas l'excuse  
d'en chercher le titre

tout cela  
est faux  
insufflé  
inoculé

en plus  
de savoir  
que mes mots  
s'en iront  
en griffures  
de cadavres

je ne vois pas  
comment  
exister

et toujours  
le poids des fins

une lassitude dans la neige  
des peaux éparpillées

avec le visage la bouche  
autrement plus noire

de mots éteints  
et de baisers saccagés

futur avec traces

l'acier  
la rouille

le deuil

une pierre inconsolable  
le froid

nuit

se désagrègent des espaces  
l'intervalle consumé dans tous les sens

et l'avenir  
poussière dans le noir d'un cœur trop lourd

tout m'abandonne de l'intérieur  
et que prenne fin ce pas

action rien  
nul achevé

pendant ce temps  
bien des pénombres  
ont poussé

écrire devient avancer  
en oubli en nuit

et puis un jour il est temps  
l'espoir mangé cru

du désir  
tout acte  
défigure

du corps  
d'autres  
devenirs

sous la dictée des freux  
mon encre noircit mes terres  
je fouille parmi les boues  
les terres gelées

toutes les traces de mort  
sont déjà en moi  
il n'y a qu'à les apprivoiser  
pour être prêt

le grand néant noir  
le ciel abandonné dans un précipice

leur bouche-machine  
ne débite que des mots tristes

et tomber  
et mourir

n'emporter qu'un poème

*A Louis*

noir tremblement  
je m'approche  
une respiration se soulève haletante

à son approche les peurs du silence  
sont encore plus fortes  
mais la vie est déjà pourchassée

se remémorer les rideaux s'ouvrent  
ce corps-là demeure

être là pour que personne ne puisse  
quitter sa main d'une présence

mais les peurs voraces attaquent déjà les yeux  
une vie s'incline sans mot au ventre

et puis ce fut un incendie  
dans un ciel de certitude

convertir le réel  
aux couleurs barbelées

en courants de pierres  
dans nos veines bleues

les policiers sont venus  
poser les scellés

revivre à qui? parce que  
hélas le désir

## Note

Certains poèmes du premier chapitre « un bâti impossible » ont été publiés en septembre 2013 dans la revue « Recours au poème »

De même, certains poèmes du troisième chapitre "mécanique de la mélancolie" ont été publiés dans la revue Zinzoline.

Que leurs initiateurs, Gwen Garnier-Duguy et Alain Cotten en soient très vivement remerciés.

un bâti impossible	page 3
tu que je réplique	page 22
mécanique de la mélancolie	page 49
une couverture noire	page 78

© Denis Heudré 2014  
Tous droits réservés  
Reproduction interdite

ISBN : 979-10-91405-19-5